

# Antoine d'Agata, une exposition à perdre haleine

## EXPOSITION

---

Lorsqu'on entre, c'est dans une exposition sans images. Une salle blanche et un écran noir au bas duquel s'étalent seulement les sous-titres de voix féminines qu'on entend murmurer en une langue étrangère. Dans un angle de la salle sont empilées des reproductions sur papier (type papier journal) de quelques photographies de d'Agata : on peut se servir et des visiteurs déjà en mal d'images se ruent vers elles : vite, vite, il faut s'assurer que l'on retirera quelque chose – quelque chose de matériel, un souvenir à placarder chez soi comme un trophée – de cette exposition.

Cette exposition, c'est celle du photographe Antoine d'Agata, présentée au BAL, à Paris, jusqu'au 14 avril. Cette exposition s'appelle *Anticorps* et, pour le moment, alors qu'on vient d'entrer dans cette première salle où l'on ne voit rien, elle nous fait glisser – par l'intermédiaire de ces voix murmurées – au plus près du corps, au plus intime. Les voix parlent de sexe, du sexe qu'on fait et du sexe qu'on a, elles parlent de douleur, plutôt que de plaisir, elles parlent de peur, elles parlent des hommes, de la mort, de la colère et de la Lune.

On le connaît pour cela : Antoine d'Agata photographie des corps – on ne pourrait pas dire qu'il photographie des gens. De même, on ne pourrait pas dire qu'il photographie des corps qui font l'amour : il saisit des corps qui se prennent, s'étreignent, se dominant, se soumettent. D'ailleurs, les images de d'Agata n'ont rien d'érotique et rien, non plus, de pornographique. Elles se situent ailleurs. Cette première salle, en frustrant l'image du corps, en la retardant, en ne laissant que les mots et leur dureté, donne à comprendre ce positionnement, elle nous permet de mettre au point – au sens photographique du terme. Pour cette raison, cette entrée en matière est immensément nécessaire.

Puis, vient la deuxième salle. Si vous connaissez le BAL, vous savez que ce deuxième espace est aussi le dernier. Cette fois-ci, c'est l'envahissement, c'est une mosaïque où des tirages encadrés se superposent à une sorte de papier peint de photographies qui va du sol au plafond. Aucun intervalle, aucune respiration, aucune pause : c'est, au sens propre, une exposition à perdre haleine qu'ont choisi de proposer Fannie Escoulen et Bernard Marcadé, les deux commissaires. Du tout petit au très grand format, de la couleur au noir et blanc, en passant par la sépia, toutes les formes s'entrecroisent - et les thèmes s'entretissent, s'entrechoquent : des bâtiments désertés, des images de soldats ou d'une cellule vide dans la prison d'Abu Salim à Tripoli interrompent la dominante sexuelle du travail de d'Agata. Pris entre ces images de ville ou de guerre, les corps qu'il nous montre n'en paraissent que plus vulnérables. Leur nudité n'est pas triomphante, elle est fragile ou heurtée. Pourtant, elle demeure menaçante : la bouche édentée d'une fille dont on ne sait si elle crie son plaisir ou sa douleur ; les yeux blancs d'une autre qu'on croit morte – à moins que ce ne soit la jouissance qui ai fait s'enfuir ses pupilles ; deux corps émaciés, imberbes, sans sexe et dont l'étreinte, noyée dans le flou si cher à d'Agata, paraît une lutte à mort ; les veines tendues, prêtes à exploser, au cou d'un homme convulsé...

De même que la photographie d'Antoine d'Agata n'a rien de la pornographie, sa posture n'a rien du voyeurisme. Le voyeur trouve son plaisir à distance : c'est l'image du trou de la serrure, du peep-show où l'on voit sans être vu, mais où, surtout, on ne partage pas le même espace que ce que l'on regarde. Antoine d'Agata, lui, est dans le même espace que les corps qu'il saisit – et nous employons ce verbe en son sens le plus littéral. Il est dans la même nuit, dans la même violence, la même étreinte. D'Agata ne cherche d'ailleurs pas tant à donner une image du rapport sexuel qu'à en extraire, à en dérober l'intensité chaotique. Qu'il parvienne ensuite à la fixer sur la plaque, là est tout le mystère.

Devant certaines photographies d'Antoine d'Agata, je ne peux pas m'empêcher de penser à Francis Bacon : autant de puissance destructrice dans une création, autant de violence dans la représentation, autant de dégoût et de désirs mêlés, je ne retrouve ceci que chez Bacon. Peut-être le peintre irlandais aurait-il pu faire sienne – en l'adaptant à la peinture – la phrase d'Antoine d'Agata : « La photographie comme art martial dont l'unique principe serait le désir du monde ». Une photographie violente et sale comme le désir. En ressortant de l'exposition, en repassant par la première salle, sans doute n'aurez vous pas envie d'aller fébrilement collecter les posters A3 où sont reproduits quelques clichés de d'Agata : on n'affiche pas ce désir là sur les murs de sa chambre.

§ Nina Leger